

MARIANNE CRONIN

.....

La boutique
des objets
abandonnés



NA
MI



Sauver les objets voués à être jetés, c'est la mission d'Eddie Winston. Tous les jours, dans la boutique solidaire où il est bénévole, le retraité de 90 ans trie les dons en plusieurs piles – à vendre, à recycler, à jeter – et, au grand désespoir de la gérante, garde également quelques trésors qu'il considère trop lourds de souvenirs pour terminer à la poubelle. Comme ce vieux médaillon rouillé qui lui en rappelle un autre, seul vestige de l'histoire d'amour qu'il n'a jamais eu la chance de vivre et qui le hante encore.

Quand Bella, une jeune femme qui vient de perdre son compagnon, revient au magasin pleine de regrets, Eddie est bien content d'avoir mis de côté la vieille paire de Converse gribouillée qu'elle avait déposée quelques jours plus tôt. Pour noyer son malheur, Bella décide d'aider Eddie à retrouver l'amour. Après tout, il n'est jamais trop tard pour tomber amoureux...

Porté par des personnages justes et merveilleux, un roman émouvant qui célèbre la vie en abordant le deuil.

.....

Marianne Cronin est née en 1990 et vit près de Birmingham. Pendant ses études d'écriture créative et de linguistique, elle a été figurante dans des films Bollywood pour gagner un peu d'argent. Son premier roman, *Les Cent Ans de Lenni et Margot*, est un best-seller international traduit dans 32 pays et est en cours d'adaptation au cinéma. *La Boutique des objets abandonnés* est son deuxième roman.

Traduit de l'anglais par Jessica Shapiro

ISBN : 978-2-493816-85-6



9 782493 816856

20,90 euros

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Conception graphique :

© Flamidon





Symbole du mouvement perpétuel de la vie, *Nami* signifie vague en japonais. C'est aussi la maison d'édition qui donne vie à une littérature de l'intime. Une littérature qui nous parle de nos joies, de nos peines, de nos défis et de nos choix.

À travers des romans français, francophones ou étrangers, nous vous invitons à célébrer à nos côtés l'inimitable pouvoir de la littérature et à découvrir des plumes uniques, de nouveaux horizons et des personnages en quête d'eux-mêmes.

LA BOUTIQUE
DES OBJETS
ABANDONNÉS

Titre original : *Eddie Winston Is Looking for Love*

Copyright © Marianne Cronin, 2024

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Jessica Shapiro

Pour la traduction française :

© Nami, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-493816-85-6

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram (@editionsnami) !

Nami s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Marianne Cronin

LA BOUTIQUE
DES OBJETS
ABANDONNÉS

Roman

Traduit de l'anglais par Jessica Shapiro



*Pour ma puce
je t'aime jusqu'à la lune, jusqu'au ciel tout rose,
jusqu'au sommet du clocher,
aller et retour.
Ta maman.*

PREMIÈRE PARTIE

EDDIE

E T C'EST AINSI QUE ÇA SE TERMINE.

Les vestiges d'une vie ne représentent pas grand-chose, à vrai dire. Une fois les gros objets – le congélateur, l'ensemble canapé-fauteuils, et son propre corps – emballés et soustraits à la vue, il ne reste que les petites choses. Des bricoles. Des livres et des disques, des pulls et des bottes de pluie, des bijoux rouillés complètement emmêlés. Des cartes et des lettres, des jeux de l'oie dont les dés manquent à l'appel et où l'oie perd ses plumes. Des pyjamas et des photographies, des coquillages et des cartes postales.

La vie dans toute sa gloire banale.

Le problème avec ces objets divers et variés venus de moments divers et variés de vies diverses et variées est qu'ils arrivent tous à la fois. Fourrés dans un sac-poubelle. Et qu'on ne peut pas savoir si la brosse à reluire (3 livres sterling) ou le miroir émaillé rose (7,50 livres) sont des articles d'une importance historique, symbolique ou métaphorique, ou s'il s'agit juste de vieilleries bonnes à jeter. De babioles choisies sur un coup de tête qui ont fini par faire partie intégrante de

la maison. En réalité, peut-être est-ce le jeu d'Attrap'Souris (50 pence, il manque la botte) qui tenait le plus à cœur à cette pauvre personne décédée. Pourtant, ici, dans l'arrière-boutique, assis sur mon coussin de sol parce que la chaise me fait mal aux genoux, les mains gainées des gants de jardinage que Marjie m'oblige à porter depuis l'Incident de la dent humaine (racine encore accrochée, couverte de sang séché, 0 livre), je trie les dons faits par les vivants et les morts et colle une étiquette sur les souvenirs de la vie d'autrui.

DONS

LA VIE DE M. MCGLEW arrive dans un sac-poubelle noir, emballée par un inconnu.

Le jeune homme qui travaille pour le conseil municipal de Birmingham au sein de l'équipe chargée de vider les maisons passe toutes les deux ou trois semaines déposer les affaires des bénéficiaires d'aides sociales qui sont morts seuls. Le bruit humide d'un chewing-gum pressé entre ses molaires l'accompagne. Aujourd'hui, il porte un gilet fluorescent au-dessus d'un sweat-shirt Nike gris dégoûtant et un pantalon de jogging qui tombe beaucoup trop bas sur ses hanches.

Quand je referme le Harlequin que je suis en train de lire sur une riche comtesse d'âge mûr et le garçon d'écurie coquin dont elle est amoureuse, le jeune homme sursaute.

— La vache ! s'exclame-t-il, portant la main à son cœur. Je vous avais pris pour un mannequin.

Ceci est absurde pour trois raisons. Premièrement, il n'existe aucun mannequin sur Terre qui soit aussi ridé que moi. Deuxièmement, ce gentleman (bien que, en l'occurrence, ce terme soit un peu exagéré) m'a confié, au

cours de ces dernières années, des centaines de sacs-poubelle remplis d'affaires récupérées dans des logements sociaux. Et troisièmement, nous n'avons qu'un seul mannequin, une femme, qui reste plantée toute seule dans la vitrine, vêtue de quelque tenue affreuse que Marjie et moi lui avons enfilée de force dans l'espoir qu'elle soit assez à la mode pour inciter des passants à entrer.

— Tenez.

Il me tend un sac-poubelle noir sur lequel est scotché un morceau de papier portant l'inscription « M. McGlew ». Sortant un formulaire de don, je l'interroge :

— Connaissez-vous le prénom de M. McGlew, par hasard ?

— Je crois que c'était William, mon pote.

Il vérifie le nom écrit sur le dos de sa main au feutre noir – il se doutait que je lui poserais la question. C'est gentil. Puis il sort de la boutique en remontant son pantalon de jogging noir au-dessus de son caleçon *Calven Kine*, et me lance :

— À la prochaine.

L'appartement social qu'occupait ce M. McGlew aura déjà été nettoyé par l'équipe de ménage. Demain, il sera de retour dans la base de données de la municipalité et quelqu'un d'autre s'y installera avant le lendemain soir, toute trace de M. McGlew ayant été essuyée, époussetée et aspirée.

— Vous prendrez du thé, Eddie ? demande Marjie depuis l'arrière-boutique.

J'entends le bruissement de sa jupe tandis qu'elle remplit la bouilloire. Celle qu'elle porte aujourd'hui est sa préférée, un patchwork de tissus violets et magenta. Je suis à peu près certain qu'elle les confectionne elle-même car je n'ai jamais vu quoi que ce soit d'aussi original en vente dans un magasin.

Il y a quelques mois, Marjie s'est coupé les cheveux. Elle qui avait jusqu'alors l'habitude de les nouer en deux longues tresses argentées qui serpentaient le long de son dos a opté pour une coupe à la garçonne qui lui va à ravir. Soignée, sans chichi et généralement ornée d'une barrette assortie à la jupe frankensteinienne du jour. Ce que j'aime chez Marjie, c'est son paradoxe – elle est ordonnée, franche, ne supporte pas les imbéciles, pourtant elle s'habille comme si elle jouait de l'accordéon dans un cirque ambulant.

— Non, merci !

Marjie a décrété que nous n'avons le droit de nous égosiller ainsi que lorsqu'il n'y a pas de clients dans la boutique – ce qui, en fin d'après-midi par un jeudi nuageux, est inévitable. Alors que je remplis le formulaire de don, j'entends la bouilloire s'éteindre. « M. William McGlew, don posthume. » Reposez en paix, mon bon monsieur. D'autres formulaires seront remplis à son sujet. Un certificat de décès, peut-être, une demande de crémation à moindre coût de la part de la municipalité, des adieux sans funérailles.

Marjie franchit le rideau de perles (12,50 livres – nous avons retiré l'étiquette et nous l'avons gardé car Marjie et moi aimons entendre le cliquetis des perles) qui sépare la boutique elle-même de la salle de pause. Elle marche avec précaution, mélangeant son Oxo, qu'elle boit toujours dans son mug arborant le logo de l'université d'Oxford. *So* « Oxoford ».

— Qu'est-ce que l'Oxo ? ai-je demandé à Marjie quand j'ai commencé à travailler dans la boutique solidaire parce que je tournais en rond après avoir pris ma retraite. Enfin, je reconnais l'odeur, mais qu'est-ce que c'est, exactement ? Il y a quoi dedans ?

Et elle a répondu, comme s'il était parfaitement normal qu'un être humain veuille consommer une telle boisson :

— Du concentré de bœuf.

— Eh bien, il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même.

Je retire le sac-poubelle de M. McGlew du comptoir et écarte de nouveau les perles cliquetantes.

— Vous êtes le meilleur, me lance Marjie, qui sait que je suis toujours attristé lorsque la municipalité se débarrasse des derniers biens matériels d'un défunt.

D'habitude, c'est un membre de la famille, en pleurs, qui les dépose, ou au moins un vieil ami, ou même une voisine. Quand la municipalité s'en occupe, cela signifie que la personne décédée était seule au monde.

M. McGlew possède très peu de choses qui pourraient nous être utiles. Ce qui me rend encore plus triste pour lui. Dans la pile « à vendre », je mets une pendulette d'officier en bois, une radio ancienne et une broderie au point de croix d'une rue pavée.

Quant au reste de sa vie, je le mets au bac de recyclage. Des pulls mangés par les mites, une carte d'état-major maculée de taches de thé, un beurrier contenant des boutons et une raquette de badminton cassée.

Voilà pour ce pauvre M. McGlew : tout ce qu'il possédait est désormais dispersé afin d'être vendu, brûlé ou recyclé. Enfin, tout sauf cinq enveloppes jaunies par le soleil adressées à Elsie Woods, 33 Church Lane, West Dean, Chichester, PO19 3QX. Je place ces précieuses épîtres dans la pile « Eddie ».

J'entends le *clip-clop* des chaussures à petit talon de Marjie qui traverse la boutique tel un cheval bien vêtu, et je m'empresse de glisser le contenu de la pile « Eddie » dans la poche de mon veston.

— C'est l'heure de rentrer ! chantonne-t-elle.

— Mmmh, dis-je, m'efforçant de ne pas bouger de peur qu'elle entende le froissement révélateur des mots d'autrui contre ma poitrine.

Je coiffe mon chapeau et consulte les horaires des trains sur mon téléphone. Comme il y a un train dans huit minutes et un autre dans trente-huit, je décide de ne pas me montrer trop cruel envers mon genou et descends lentement la colline en direction de la gare de New Street.

J'adore l'agitation de New Street. Tous ces gens qui s'affairent dans leurs élégants vêtements, avec leurs ordinateurs portables et les miettes de leur déjeuner dans leurs sacs à dos lourds. Je suis souvent bousculé, surtout par des hommes en costume qui, après avoir évalué la situation, ont conclu qu'ils étaient les créatures les plus importantes sur cette Terre, mais je l'adore quand même.

Alors que je me dirige vers le quai 10A, je sens les lettres de M. McGlew craqueler dans ma poche. *On parie que tu as hâte de nous lire*, murmurent-elles à chaque froissement.

Et elles ont raison.

MONSIEUR P.

CA A COMMENCÉ LE DEUXIÈME JOUR de mon bénévolat à la boutique solidaire.

Il s'appelait Michael et il était mort dans son sommeil dans une maison de retraite pour anciens combattants. Ses affaires n'avaient rien d'inhabituel – livres et babioles, pulls sans manches et après-rasage à l'odeur puissante –, mais, blotti entre ces objets, j'ai trouvé un petit bout de papier qui, d'une magnifique écriture joviale, énumérait :

« Laine (crème), carte pour Harry, papier cadeau, fleurs, fil noir ».

Et en haut du papier, en lettres rectilignes bleu marine complètement différentes, étaient écrits les mots : « Dernière liste de Gwen – mars 1995 ».

Il avait gardé cette liste pendant dix-neuf ans. Quelle meilleure preuve d'un amour qui n'avait jamais faibli ? Cette liste avait été d'une valeur inestimable aux yeux de Michael. Comment pouvait-elle n'avoir plus aucune valeur parce qu'il était mort ? Impossible de la vendre dans la boutique, bien entendu, mais je ne supportais pas l'idée de la

jeter dans le bac de recyclage. C'est ainsi que la dernière liste de Gwen et l'amour tenace de Michael à son égard ont fini chez moi.

Ensuite, il y a eu le médaillon rouillé. La première fois que je suis tombé dessus, mon cœur a cessé un instant de battre car j'avais passé près de la moitié de ma vie à en chercher un exactement identique à celui-là. Bien que ce ne soit pas celui que je cherchais, les deux amoureux à l'intérieur, une jeune femme aux cheveux bruns bouclés et un homme en uniforme naval, n'avaient rien à faire au recyclage. *Ils peuvent rester un peu plus longtemps*, me suis-je dit. Puis il y a eu le bouquet d'Evelyn, 1911, pressé, encadré et noué par un ruban rose avec les mots « Fleurs de mariage d'Evie » inscrits au dos du cadre. Et au-dessous : « Bouquet de Grand-maman ». Et encore au-dessous : « Bouquet d'Arrière-grand-maman ». Ses roses roses ne méritant pas de mourir tout de suite, je les ai rapportées chez moi en douce, cachées sous ma veste. Elles ont fière allure, calées contre la boîte de photographies abandonnée un hiver dans un sac devant la boutique solidaire, dans lesquelles un frère et une sœur du nom d'Andy et Sue traversent ce qui ressemble à l'Amérique du Nord dans les années 1980, s'amusent comme des fous, dansent en discothèque et conduisent une décapotable, inondés d'un soleil orange rendu encore plus orange par le Polaroid et le passage du temps. L'acte de mariage d'Ada Akintola et Walter Smith datant de 1961, selon lequel aucun des témoins n'avait de lien de parenté avec les mariés et la cérémonie avait eu lieu à la mairie, ne pouvait atterrir dans le bac, je l'ai donc mis dans un cadre doré que j'ai placé au bout de la commode.

La commode où je garde mes trésors est vieille, elle aussi. Si j'en crois la date inscrite à l'intérieur du tiroir de droite, elle date de 1905. Certes, elle ne paraît pas tout à fait à sa place dans mon appartement citadin moderne, mais elle s'accompagne des spectres des mains qui l'ont touchée, des assiettes qui y ont été rangées, du bric-à-brac qui habitait ses tiroirs. La vendeuse de la boutique de la Croix-Rouge a dit que c'était un des meubles les plus anciens qu'ils aient jamais eus. Alors je lui ai mis le grappin dessus, songeant qu'entre vieux, nous nous tiendrions compagnie.

Les secrets de M. McGlew bruissent encore dans la poche de mon veston tandis que l'ascenseur me conduit à mon étage. J'adore mon appartement. J'adore voir tous ces jeunes professionnels avec leurs yeux fatigués et leurs Thermos de café le matin dans l'ascenseur, et entendre leur musique aux basses entêtantes le week-end. J'adore le fait qu'ils se fichent qu'un gentleman d'un certain âge vive parmi eux. Ou s'ils ne s'en fichent pas, ils le gardent pour eux.

— Je suis rentré, monsieur P. ! lancé-je, déposant mes clés dans le bol près de la porte (en forme d'oie, légère rayure sur le bec, 3 livres).

Il couine en guise de réponse. Qu'est-ce qu'il est malin, celui-là.

Cette jeune femme est entrée dans la boutique solidaire il y a environ six mois. Elle portait une cage et paraissait avoir besoin d'un câlin. À moitié enveloppée dans son écharpe, les joues gercées par le vent, un vilain bleu sur le menton, la lèvre fendue, les yeux rouges.

— Est-ce que je peux donner ça ? a-t-elle interrogé, posant la cage sur le comptoir.

Dehors, deux petits garçons aux manteaux assortis l'attendaient à côté d'une énorme valise et d'un monceau de sacs-poubelle. Chaque garçon portait un sac à dos de super-héros et semblait engoncé dans tous ses vêtements d'hiver.

Quand elle a vu que je les avais remarqués, j'ai senti à son regard que j'avais correctement deviné la situation.

J'ai retourné la cage et jeté un coup d'œil entre les barreaux – au milieu de la sciure était blottie une créature. On aurait dit un postiche doué de vie avec ses longs poils roux et blanc qui lui couvraient les flancs. Je pouvais à peine distinguer l'avant de l'arrière.

— Bonjour, toi ! lui ai-je dit. Comment t'appelles-tu ?

— Spiderman, a répondu la femme avec une gêne évidente. C'est eux qui ont choisi son nom, a-t-elle ajouté en montrant les garçons d'un geste.

— Ah.

J'examinai la petite perruque sur pattes.

— Eh bien, bonjour monsieur Spiderman.

— Les cochons d'Inde sont censés vivre par deux, a-t-elle expliqué, mais comme il est un peu féroce, la vétérinaire nous a conseillé de le laisser seul.

— Et vous êtes sûre de vouloir vous en séparer ?

Elle a hoché la tête.

— Les animaux sont interdits à l'endroit où nous allons et je ne sais pas...

— Ce n'est pas grave, ai-je assuré. Laissez-le-moi.

— C'est permis ?

— Probablement pas, ai-je chuchoté. Mais si vous partez avant que Marjie ne sorte des toilettes, je crois qu'on s'en tirera impunément.

— Merci, a-t-elle articulé en silence tout en sortant de la boutique.

Par la fenêtre, je les ai regardés ramasser leurs valises et leurs sacs-poubelle de leur mieux et se diriger d'un pas pressé vers la gare et, je l'espère, une vie meilleure.

Marjie est sortie des toilettes dont la chasse d'eau chuintait, a pris son Oxoford à moitié vide sur la caisse enregistreuse et s'est arrêtée net.

— *Qu'est-ce que c'est que ce truc ?*

Le cochon d'Inde que j'ai rebaptisé Pouchkine Spiderman Winston pousse les couinements de bonheur d'un animal de compagnie qui adore son humain et se réjouit de le voir revenir du travail, ou qui associe l'ouverture de la porte au remplissage de sa gamelle (qui sait ?). Il se précipite vers ladite gamelle pour attendre la montagne de légumes croquants que je m'apprête à y déposer.

Je tente de caresser son pelage à travers les barreaux.

— Bonjour, Pouchkine.

Il se retourne brusquement pour me mordre le doigt, mais je suis bien trop rapide pour lui.

— Ces saucisses sont les miennes, mon vieux, souligné-je.

Une fois son bol rempli de bâtonnets de concombre qu'il mâche d'un millier de petits coups de dents et sans l'ombre d'un remords, je retire ma veste, m'installe dans le plus confortable de mes fauteuils et pose mon dernier trésor sur mes genoux. Les lettres de M. McGlew. Toutes sont

adressées mais pas oblitérées, ce qui signifie qu'aucun de ces mots n'est arrivé jusqu'à Elsie. De la première enveloppe, je déplie une feuille délicate de papier non réglé, fine comme du papier à cigarette. Le coin supérieur porte la date du 8 février 1971. Et, rédigés à l'encre en lettres penchées, je lis les mots :

Tous les plus beaux moments de ma vie sont liés à toi. Tu me manques, Else.

Le 29 mai 1974, il écrit :

J'ai encore tes gants blancs. Je ne peux pas me résoudre à les jeter.

En octobre de la même année, il écrit :

Je t'attendrai, Elsie.

Le 8 février 1975 :

Te souviens-tu de la première fois que tu m'as embrassé ? Sur la jetée pendant que ta mère était à l'église ? C'est alors que j'ai su que je n'aimerais jamais que toi.

Et dans la dernière enveloppe, datée de 1981, les derniers mots qu'il ait adressés à Elsie :

Même si tu ne me parles plus jamais, je mourrai heureux en pensant à ce baiser.

J'espère qu'il est effectivement mort heureux en pensant à elle, à leurs lèvres se joignant pendant un instant parfait.

Je me demande à quoi je penserai quand ce sera mon tour.

LA FILLE AUX CHEVEUX ROSES

JE RÉCUPÈRE MON COURRIER au sous-sol. Cela m'arrive rarement car je perds tout le temps la petite clé. Mais me voici et – tiens, tiens –, sous mes relevés de compte et les prospectus pour les élections municipales se trouve une publicité adressée à Thitima, de l'appartement 515. Apparemment, elle a droit à vingt pour cent de réduction sur sa prochaine pizza, du moment qu'elle en commande une moyenne sans extras un mardi du mois de mai entre 15 h 30 et 16 heures. Alors que je m'apprête à glisser le flyer dans sa boîte aux lettres, je m'aperçois qu'une occasion de jouer un petit tour vient de se présenter. Et ce n'est pas le genre d'occasion que l'on doit ignorer.

Voyez-vous, il n'est pas rare que je me retrouve dans l'ascenseur avec les jeunes habitants de cet immeuble, et j'ai plus d'une fois remarqué la façon dont Daniel de l'appartement 518 regarde Thitima du 515. La façon dont il retient son souffle quand elle monte dans la cage comme s'il risquait par mégarde d'évoquer son amour à voix haute. Il m'a confié il y a quelques mois que sa famille lui manquait. Je suis relativement sûr que